

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

Festivals Estivaux

A Avignon, on a vu Py...

Agrémenté de sit-in et de manifs d'intermittents, le festival va son chemin...

ORLANDO ou l'Impatience. Devant la FabricaA, nouvelle salle excentrée du festival In, que font les intermittents ? Un sit-in, évidemment. Et de scander : « C'est qui / c'est qui / Oli / vier Py ! », et, en réponse, une voix de femme : « *Vendu !* » L'acteur-chanteur-auteur-metteur en scène Olivier Py n'a pas de chance : pour sa première année à la tête du Festival, il doit faire le grand écart permanent entre son statut d'artiste et celui de patron de cette grosse machinerie, d'homme de gauche et d'opposant à l'accord signé par un gouvernement de gauche, d'ami affichés des intermittents, qui, ce jour-là, samedi 12 juillet, votent la grève, et de metteur en scène désireux, ce jour-là comme les autres jours, qu'on joue sa pièce...

Avec une demi-heure de retard, la voilà enfin, pas moins de 3 h 50, entracte compris, et on rigole moins : bons comédiens, belle scénographie, beau décor tournoyant, mais... Voilà donc sur scène un metteur en scène (en qui l'on voit évidemment un porte-parole de Py) qui blablata abondamment sur lui-même et son art, « *Mon théâtre !* » par-ci, « *Mon théâtre !* » par-là, et qui, tout en rêvant d'un « *art qui prouve l'existence de Dieu* », quémande une subvention à une caricature de ministre de la Culture censé nous arracher des rires à force de pulsions maso-

chistes. Un indigeste préchirécha.

Affreux, sales et pédants. Sur le même thème, le théâtre dans le théâtre, voici une pièce moins prétentieuse, mais vraiment drôle, et pleine d'allant, écrite collectivement par la jeune compagnie des Dramaticules. Ses cibles : le spectateur baratinier qui s'écoute parler ; la directrice de théâtre qui se la pète alors qu'elle vend ses spectacles comme des savonnettes ; le metteur en scène qui humilie ses acteurs, lesquels s'écrasent mollement tant ils ont besoin d'un rôle pour survivre. Autrement dit : le narcissisme, le marketing, la manipulation, la carrière... Une satire vacharde qui nous montre l'envers du décor, épatant ! Au théâtre GiraSole.

Pourquoi ont-ils tué Jaurès ?

Un siècle pile après son assassinat, voici une pièce qui nous fait revisiter la vie de Jaurès, très didactique mais sans lourdeur, engagée mais pas hagiographique. Tout y est, les débuts d'étudiant surdoué, l'entrée en politique, la prime méfiance envers les socialistes, qui l'effrayaient par leur radicalité (les temps changent, mon bon monsieur)... Les épisodes se succèdent à un rythme soutenu, menés par six excellents comédiens, qui composent une bonne trentaine de personnages. On voit Félix Faure pousser son dernier rôle de plaisir, Péguy

muter en répugnant patriotard et appeler à fusiller Jaurès, délier Droulède, et passer Blum, Rochefort, Jules Guesde, etc.

Etonnant de ressemblance et de force, Frédéric Polier incarne un Jaurès terriblement humain, mu par l'Idée, mais pas très heureux en ménage, et, du coup, boulimique, du fromage plein les poches. La mise en scène de Dominique Ziegler est conventionnelle, mais carrée. Au Théâtre du Chêne-Noir.



Le prince de Hombourg. Parfois, l'espace d'un éclair, on se demande comment Gérard Philippe interpréta, ici même, dans la cour d'honneur, il y a soixante-trois ans, ce rôle aujourd'hui mythique. Comment bougeait-il, comment déclama-t-il ? On convoque le souvenir de son charme et de sa diction, mais tout cela s'évanouit aussitôt, car Xavier Gallais nous entraîne à sa manière, douce et forte, dans le monde onirique du Prince. Et d'inventer une gestuelle très inspirée, celle d'un somnambule, ou d'un chat, ou

d'un être lunaire, tout en mouvements veloutés, en gestes coulés, en moments suspendus, en grâces évanescentes. Quel est donc ce héros qui, en faisant charger sa cavalerie sans en attendre l'ordre, a emporté la victoire face aux Suédois ? Mais que le Grand Electeur veut punir de mort pour sa désobéissance ? Et qui finit par accepter joyeusement ce châtiement ? Pourquoi, comme lui, certains d'entre nous trouvent-ils leur plus haut degré de liberté dans l'obéissance aux puissances du jour ? Cette énigme qui fascina Kleist, Giorgio Barbero Corsetti l'explore ici avec force, et subtilité, sans surliquer ses effets, laissant respirer le texte, et faire irruption de puissantes visions oniriques : on n'oubliera pas de sitôt la fantastique chevauchée du Prince monté sur un destrier géant...

Occident. « *Où l'étais ? - Je l'en pose, des questions ? - T'étais où ? - Salope. - Où l'étais encore fourré, connard ? - J'étais au Flandres.* » Pourtant, éperdus, ils s'aiment. Lui tance d'un bistrot à un autre, le Palgau, où sont les Yougoslaves, et le Flandres, où s'arrouillent les fachos. Elle le voit virer Front national et grince : « *Tu as bu à la santé de la race blanche ?* » Alors il se met à chanter du Sardou. La montée du fascisme ordinaire ; l'amour qui n'a plus de mots...
Le formidable texte uppercut et tragi-comique de Rémi De Vos

est porté ici à son point d'incandescence par Frédéric Dussenne, qui dirige au millimètre deux comédiens belges d'une rare intensité, Valérie Bauchau et Philippe Jeusette. Au GiraSole.

Mas-Sacre. Prenez, d'un côté, la musique frénétique du « *Sacre du printemps* », de Stravinsky, et, de l'autre, le massacre industrialisé dont sont victimes poulets et cochons. Mélangez, secouez, cela donne un court spectacle (1 heure), cru, cruel, gore, halluciné, qui époustoufle. Théâtre ou danse ? Peu importe : nous sommes dans un abattoir, des cadavres de poulets voltigent entre les mains de trois danseurs d'une danseuse, imaginez « *Les temps modernes* », de Charlot, revisités, vous y êtes. Bientôt, à la dénonciation du traitement que nous faisons subir aux animaux vient se joindre une interrogation sur la chair, celle des humains, sa mise à nu, son étrangeté, son animalité, ne sommes-nous pas viande, nous aussi ? Il y a du sang, des cris bouleversants de bêtes qu'on va tuer, un cochon qu'égorgeont des clowns tout droit sortis de chez McDo, le tout sur fond de vidéos documentaires. La chorégraphe Maria Clara Villa Lobos a réussi là quelque chose de fascinant, à la fois politique, méchamment drôle et très beau. Et le tout sans un mot. Aux Hivernales.

Jean-Luc Porquet